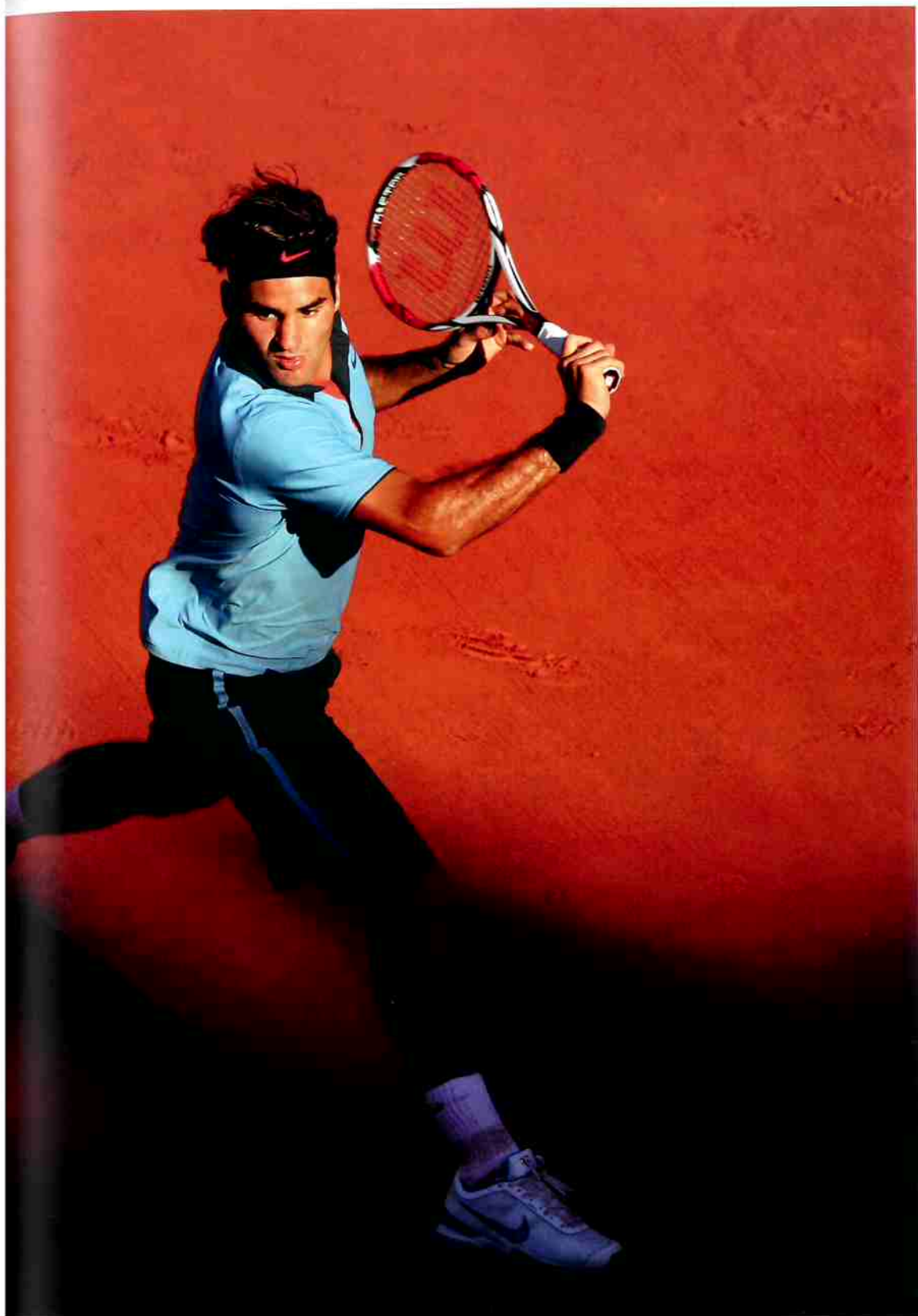


2

MOZART
CONTRE
METALLICA



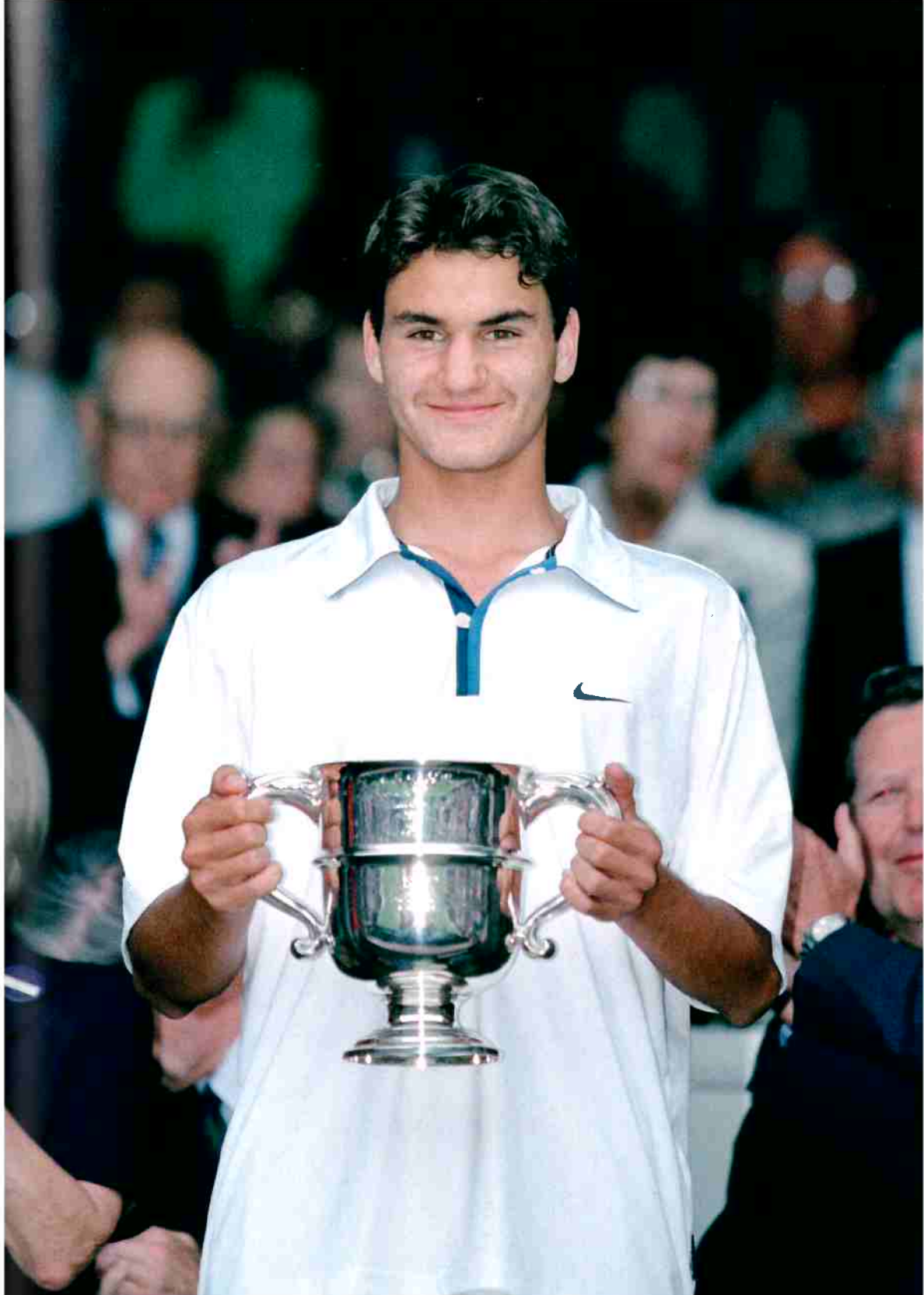
EN CETTE ÉPOQUE OÙ FRAPPER LA BALLE COMME UNE BRUTE EST DEvenu LA NORME, LE JEU CLASSIQUE DE FEDERER EST, POUR REPRENDRE LES TERMES DE L'AUTEUR AMÉRICAIN DAVID FOSTER WALLACE, « COMME ESSAYER DE SIFFLER DU MOZART DANS UN CONCERT DE METALLICA ».

C'était un soir d'été à Toronto, un peu avant minuit, et Roger Federer courait dans les rues de la ville. Il était perdu, les yeux rougis, et hurlait de chagrin. N'ayant pu trouver aucun taxi, et ne se rappelant plus vraiment le chemin de son hôtel, il courait sans but, sans s'arrêter – peut-être d'ailleurs aurait-il été incapable de le faire. Il courut trois, même cinq kilomètres, avant que ses pas ne le reconduisent jusqu'à son hôtel. C'était une semaine avant son vingt et unième anniversaire, moins d'un an avant son tout premier titre du Grand Chelem à Wimbledon en 2003. Et c'était la première fois qu'il était confronté à la mort. Ce soir-là, Federer avait passé sa soirée dans un bar et avait ignoré les appels de Peter Lundgren, son coach de l'époque. Il était toujours en compétition pour les doubles, mais s'était fait éliminer des simples au tournoi canadien sur surface dure, et il n'avait pas trop envie de lui parler. Mais les appels s'étaient faits insistants. Lorsque Federer avait fini par décrocher, Peter Lundgren lui avait annoncé que Peter Carter, son ami et coach de jeunesse, s'était tué en Afrique du Sud lors d'un safari avec sa jeune épouse.

Peter Carter joue un rôle important dans l'histoire de Roger Federer.

En cette époque où frapper la balle comme une brute est devenu la norme, le jeu classique de Federer est, pour reprendre les termes de l'auteur américain David Foster Wallace, « comme essayer de siffler du Mozart dans un concert de Metallica ». Les gens demandent sans cesse comment Federer en est arrivé à jouer un tennis d'une telle majesté et d'une telle beauté, et il y a trois réponses à cette question. La première : le talent. La deuxième : un travail acharné. La troisième : Peter Carter. Peter Carter était un ancien joueur professionnel originaire de la vallée viticole de Barossa, au nord d'Adelaïde. Son parcours itinérant dans le monde du tennis l'avait conduit un jour au Old Boys Tennis Club, à Bâle, après avoir accepté une invitation

► Federer est l'un des quatre seuls joueurs à avoir remporté le titre de Wimbledon à la fois en junior et en senior.



« IL LE BOISE LA MOITIÉ
DU TEMPS, SON SLICE EST
HAUT, IL FAIT UN ÉNORME
PAS POUR SE METTRE
EN POSITION DE FRAPPE,
ET IL NE SE DÉCALE PAS
À GAUCHE SUR UNE BALLE
NEUTRE. » CE À QUOI
CARTER A RÉPONDU :
« OUI, MAIS IL VA ÊTRE
BON, NON ? »

à jouer en ligue professionnelle. Sans lui, Roger Federer ne serait jamais véritablement devenu Roger Federer. Il n'aurait pas joué avec une telle verve. Il ne serait pas à ce point devenu un inconditionnel du tennis service-volée. Il n'aurait pas eu un revers à une main aussi raffiné, peut-être n'aurait-il même pas eu de revers à une main du tout. Il ne se serait jamais forgé un jeu qui, des années plus tard, a été qualifié de « rétro moderne » ou, si vous préférez, de jeu classique avec une touche de modernité.

Presque chaque élément de la technique de Federer trouve son origine dans l'influence de Carter. Les années qui ont suivi sa mort, ses parents, Bob et Diana, ont trouvé du réconfort à voir dans les performances de Federer des flashes du jeu de leur fils. Chaque fois que Federer lançait un service-volée, ou jouait un revers slicé, ou faisait preuve de variété, les parents de Carter se souvenaient que leur fils jouait également comme ça. « Je reconnais des aspects du jeu de Peter dans le tennis de Roger, et je ne suis pas le seul à le dire », disait Bob Carter. « Je suis extrêmement fier de l'influence de Peter sur la vie de Roger, et je suis fier de Roger aussi. Peter a eu un grand impact sur le tennis de Roger et sur son tempérament, et une solide amitié les liait. C'est bon de penser que Roger et Peter avaient une relation aussi géniale, mais c'est très triste aussi. »

Jeune garçon, Federer était avec Peter Carter tous les jours, et comme il le dit lui-même : « Je ne remercierai jamais assez Peter de tout ce qu'il a fait pour moi. » « Il n'a pas été mon premier coach, mais il a été mon vrai coach. Il me connaissait, il connaissait mon jeu, il savait ce qui était bon pour moi. » La carrière de Carter a culminé à la 173^e place du classement mondial. En tout, il a dû gagner 70 000 dollars de gains dans sa carrière (une somme dérisoire par rapport à n'importe quelle récompense du Grand Chelem aujourd'hui). Darren Cahill, vieil ami et compatriote australien de Carter, fut stupéfait d'apprendre à l'époque que Carter s'était installé dans une ville aussi peu trépidante que Bâle. Mais c'était là que lui et Federer avaient été présentés l'un à l'autre. Bob Carter a dit que Federer devait avoir neuf ou dix ans quand Peter a appelé un soir pour les informer qu'il allait coacher un petit garçon qui avait le potentiel de devenir un joueur « bien à part ».

Quelques années plus tard, Darren Cahill était à Bâle pour rendre visite à Carter. Federer avait treize ans à l'époque. Cahill a assisté à une séance d'entraînement entre l'élève et son coach. Même s'il trouvait que Federer avait « le bras rapide, un coup droit fort et un bon sens de la balle », il estimait que son jeu était loin d'être parfait. Il se disait aussi qu'un autre Australien, un dénommé Lleyton Hewitt, semblait plus prometteur encore. Comme Darren Cahill l'a dit plus



▲ Federer avec Peter Carter, « mon premier vrai coach ».

tard à Peter Carter : « On pourrait faire passer un bus à travers ce revers, regarde-moi ça. Il le boise la moitié du temps, son slice est haut, il fait un énorme pas pour se mettre en position de frappe, et il ne se décale pas à gauche sur une balle neutre. » Ce à quoi Carter a répondu : « Oui, mais il va être bon, non ? »

Une bonne partie du temps que Peter Carter et Roger Federer ont passé ensemble fut consacrée au travail du revers. Plus jeune, Federer avait eu le sentiment d'être presque trop « faible » pour « maîtriser son revers », et frappait la balle à plat ou avec un effet lifté, ce qui l'obligeait à la slicer. Il finit d'ailleurs par adorer jouer ce slice. Un autre coach aurait peut-être demandé à Federer de jouer son revers à deux mains et le vrai Roger Federer aurait alors été perdu pour l'histoire. Mais ce n'était pas l'approche de Carter. Au lieu de cela, il entreprit de corriger le revers de Federer, en s'assurant qu'il continuait à le jouer d'une main. C'était un coup efficace, mais il était loin d'être parfait, et des améliorations et des ajustements réguliers allaient être nécessaires. Mais ce que Carter apprenait là à son jeune élève était bien plus qu'un revers. Comme se le remémore Federer, ce coach « calme » avec son « sens de l'humour australien typique » était aussi en

EFFETS DE REVERS

Federer génère plus d'effets avec son revers que ses rivaux.

Vitesse de raquette :
Révolutions par minute

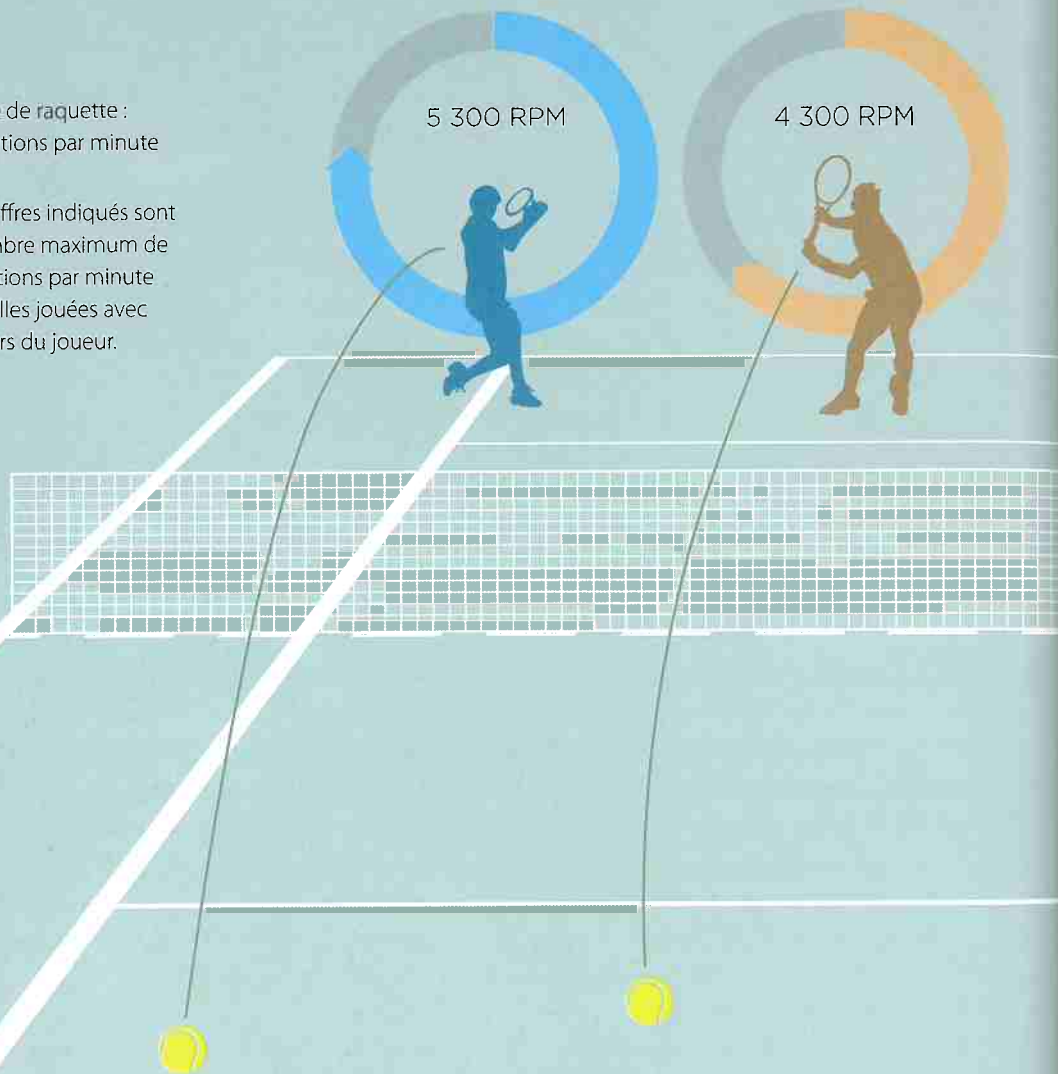
Les chiffres indiqués sont le nombre maximum de révolutions par minute des balles jouées avec le revers du joueur.

FEDERER

5 300 RPM

NADAL

4 300 RPM



DJOKOVIC

2 800 RPM



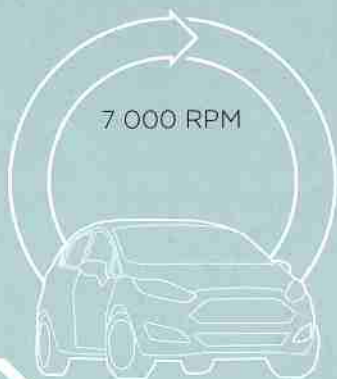
MURRAY

2 500 RPM



MOYENNE POUR
UNE VOITURE
4 CYLINDRES

7 000 RPM





▲ Federer a « beaucoup travaillé » son revers au cours de sa carrière.

train de « façonner son tempérament ». Des années plus tard, Federer allait remarquer que l'esprit australien faisait désormais « partie de son ADN ». Il s'en explique : « L'éthique du travail était très importante pour les Australiens, et j'ai le sentiment que cela m'a été très profitable, dès mes débuts. Peter a eu beaucoup d'influence sur mon caractère. Il m'a appris le respect de chacun, qu'il s'agisse de quelqu'un de célèbre ou pas. Il m'a enseigné les bonnes valeurs, tout comme l'ont fait mes parents. Ils s'entendaient très bien avec lui. Nous étions proches de Peter, tous autant que nous étions. »

Lorsque le jeune Federer, âgé de quatorze ans, arriva à Écublens, son association avec Carter fut interrompue le temps de deux saisons. Ils retrouvèrent leur relation joueur-mentor au centre d'entraînement de Bienne, où Federer s'installa après avoir quitté Écublens, et une fois que la Fédération suisse de tennis eut embauché Carter, principalement en raison de ses liens étroits avec ce jeune joueur si prometteur. Ce fut également à Bienne que Peter Lundgren, qui allait être à ses côtés pour son tout premier titre à Wimbledon, allait se lier avec Federer. En 1998, Federer excellait en junior, remportant le titre en simple comme en double à

MÊME S'IL N'AVAIT PAS UNE RELATION AUSSI AMICALE AVEC PETER LUNDGREN, IL ARRIVA À LA CONCLUSION QUE LE SUÉDOIS POUVAIT DAVANTAGE ACCÉLÉRER SA CARRIÈRE. ET POURTANT, IL VOULAIT QUE CARTER CONTINUE D'ÊTRE À SES CÔTÉS, À TEL POINT QU'IL FIT PRESSION POUR QUE L'AUSTRALIEN DEVIENNE LE PREMIER CAPITAINE ÉTRANGER DE LA COUPE DAVIS, ET QU'IL Y PARVINT.

Wimbledon, tout en arrivant finaliste en simple à l'US Open, et était sur le point d'être numéro un mondial au classement junior. Ce ne fut que quelques jours après avoir remporté le titre junior de Wimbledon, à l'âge de seize ans, que Federer fit sa première apparition sur l'ATP World Tour. Et il eut droit à une « wild card » pour jouer au tournoi sur terre battue de Gstaad, où il fut battu au premier tour par l'Argentin Lucas Arnold Ker.

Sur les quatre « wild cards » accordées à Federer pour participer à des tournois de l'ATP, en 1998, ce fut à Toulouse qu'il accéda à sa première victoire à ce niveau, en battant le Français Guillaume Raoux, ce qui allait le mener en quart de finale. Il joua aussi cette année-là contre Andre Agassi à Bâle, mais fut battu à plates coutures. L'année suivante, Federer entreprit un programme plus conséquent, et commença à faire impression, tout en entrant dans le top 100. Ce qui

arrivait à point, car ses parents venaient de l'informer qu'ils n'allaient pas continuer à financer sa carrière s'il se bagarrait aux alentours de la 400^e place du classement.

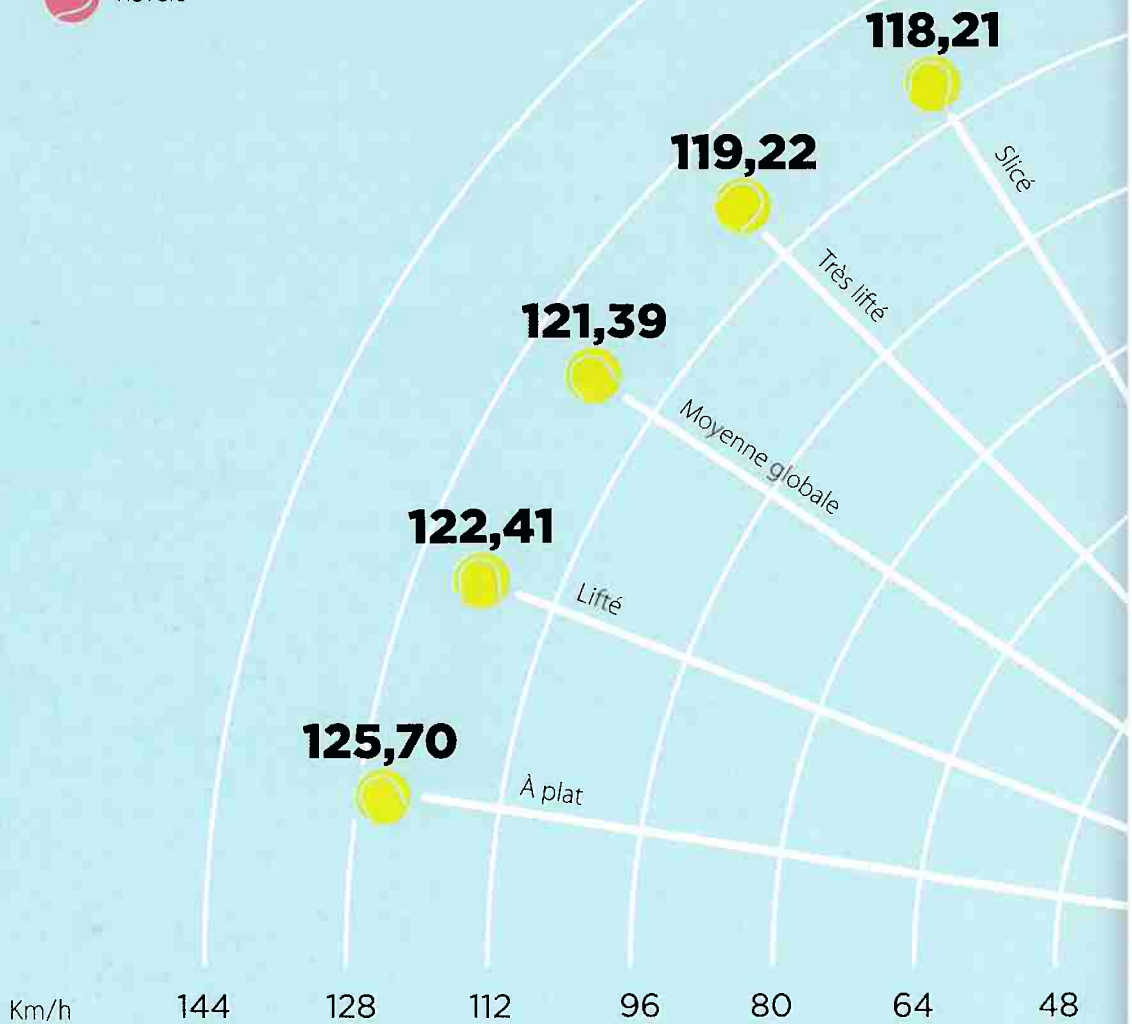
Rapidement, Federer eut à choisir le coach qui le guiderait dans ses premiers pas de professionnel. Carter ou Lundgren ? La décision qu'il prit estomaqua presque tous ceux qui le connaissaient. Et en particulier Carter, qui ne parvint pas, malgré tous ses efforts, à cacher sa déception d'avoir été écarté. Ce qui manquait à Carter, c'était l'expérience du tennis de haut niveau dont bénéficiait Lundgren. En tant que joueur, Lundgren avait été classé dans les vingt-cinq premiers mondiaux, et avait battu les contemporains de Pete Sampras et Andre Agassi, Mats Wilander et Ivan Lendl. En tant que coach, il avait travaillé avec le Chilien Marcelo Ríos, dont Federer admirait le jeu. En raison de son amitié avec Carter, cela n'avait pas été une décision facile à prendre pour Federer. Mais elle montrait qu'il n'allait pas laisser des considérations personnelles prendre le pas sur ce qui était le mieux pour son tennis. Même s'il n'avait pas une relation aussi amicale avec Peter Lundgren, il arriva à la conclusion que le Suédois pouvait davantage accélérer sa carrière. Et pourtant, il voulait que Carter continue d'être à ses côtés, à tel point qu'il fit pression pour que l'Australien devienne le premier capitaine étranger de la Coupe Davis, et qu'il y parvint.

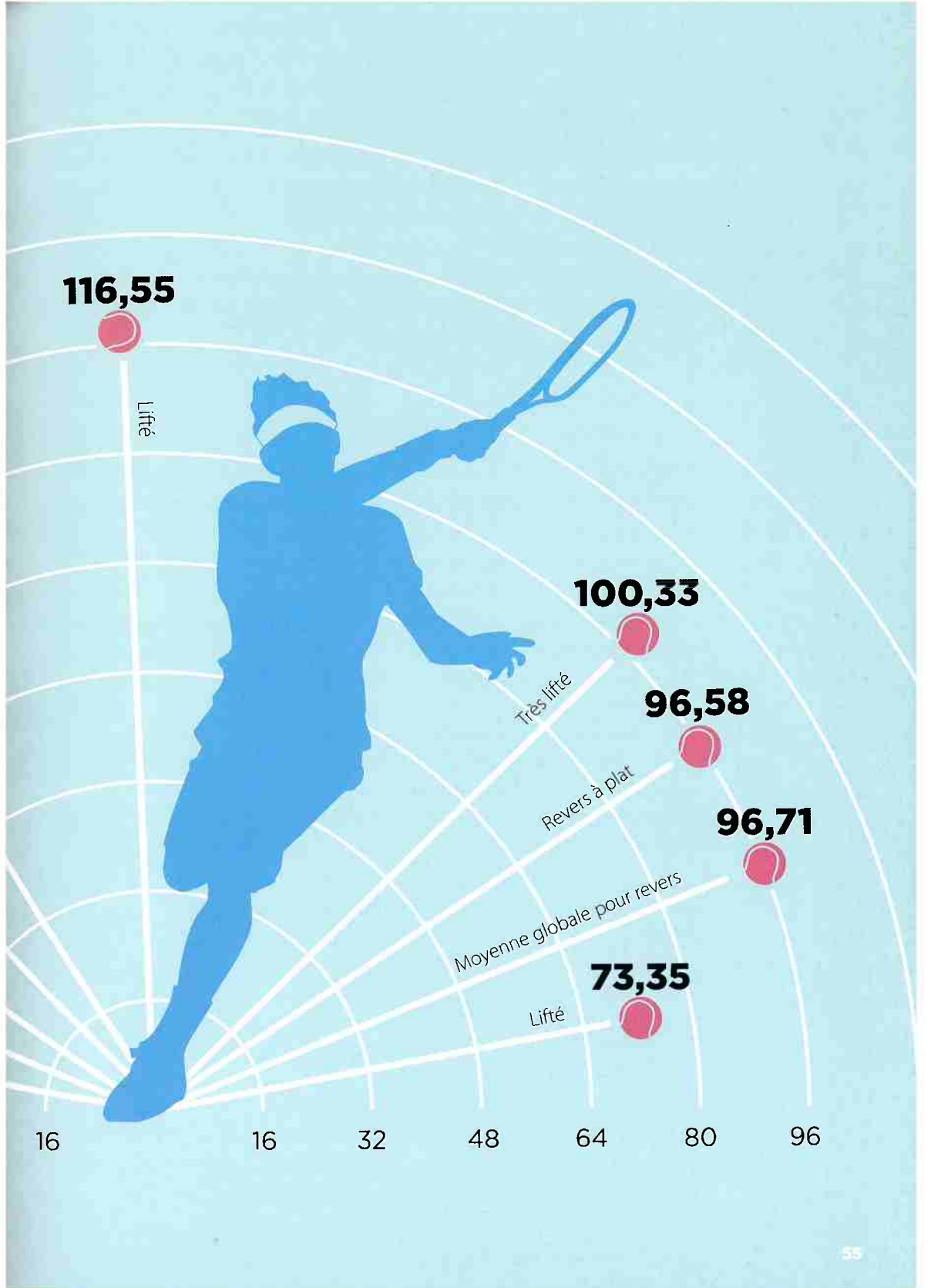
C'était Federer, dont la mère est sud-africaine, qui avait suggéré à son ancien coach d'emmener sa femme Silvia en safari. Pour ce jeune couple, il s'agissait d'un voyage de noces à retardement : ils s'étaient mariés l'année précédente, mais avaient attendu pour partir que Silvia termine la chimiothérapie qu'elle suivait pour combattre un lymphome de Hodgkin. Le 31 juillet, ils fêtèrent l'anniversaire de Silvia.

VITESSE DE COUP DROIT ET DE REVERS

 Coup droit

 Revers





116,55

Lifté

100,33

Très lifté

96,58

Revers à plat

96,71

Moyenne globale pour revers

73,35

Lifté

16 16 32 48 64 80 96

Le lendemain, le 1^{er} août 2002, les Carter se trouvaient dans deux véhicules séparés sur une piste du Parc national Kruger. Peter était dans une Land Rover conduite par un guide, et Silvia dans le véhicule qui la suivait. Lorsqu'un minibus apparut en sens inverse sur la route, la Land Rover transportant Peter Carter fit une embardée pour éviter une collision frontale, roula dans un ravin, et atterrit sur le toit dans un cours d'eau. D'après un rapport de police, Carter et le guide furent tués sur le coup.

Pour Federer, remonté dans sa chambre d'hôtel après avoir couru dans la nuit de Toronto, la nouvelle dépassait l'entendement.



Pensez à ce que représente le revers à une main de Federer – la beauté de son jeu, si facile en apparence, mais aussi la transpiration et l'effort, son envie de se dépasser – et ce coup vous apparaîtra comme la plus élégante et la plus glorieuse des contradictions.

Le public a beau accorder beaucoup d'importance à la beauté du jeu de Federer, ses préoccupations à lui, à vrai dire, ont beaucoup changé au fil des ans. À ses débuts en tant que professionnel, Federer se souciait un peu trop de jouer le coup le plus beau, le plus classe. Il y avait le danger que ses matchs prennent des allures de spectacle d'illusionnisme, et qu'il privilégie le techniquement difficile et le spectaculaire à l'efficacité. Il se souciait presque autant de créer des moments forts en enchaînant les prouesses que de gagner le match. Et cela ne s'appliquait pas qu'à son revers, mais à chaque aspect de son jeu. Combien de matchs a-t-il perdus parce qu'il sentait une pression des spectateurs à créer sous leurs yeux le plus joli coup qu'ils aient jamais vu ? Longtemps, d'après Peter Lundgren, Federer s'est considéré avant tout « comme un artiste », et aimait revoir ses matchs en vidéo. « Je dois reconnaître, avoua une fois Federer, que quand je suis entré dans le monde professionnel, j'aimais à penser que j'apportais quelque chose de particulier, et je frimais pas mal. » Il admet également : « J'avais vraiment le sentiment que j'avais le devoir de distraire le public, et ça me faisait perdre. » Ce n'est plus sa façon de voir le tennis aujourd'hui. Federer aime sûrement le fait d'être apprécié pour son art, déclarant au magazine *The New Yorker* : « Je joue un tennis à l'ancienne avec mon revers à une main et je suis heureux que ce soit joli à regarder, disons ça comme ça. » Mais cela ne veut pas dire que Federer se soucie plus de son style que de sa victoire – il n'essaie pas « de jouer volontairement plus élégamment », il se trouve juste avoir un style « vintage ». Tout ce qui compte est que son revers et le reste de son jeu lui permettent de battre son adversaire. À choisir, il préférera toujours une solution façon Brad Gilbert, et gagner avec un jeu

moche, plutôt que de perdre en beauté. Ce n'est que parce que Federer a si souvent gagné que l'on célèbre la beauté de son jeu.

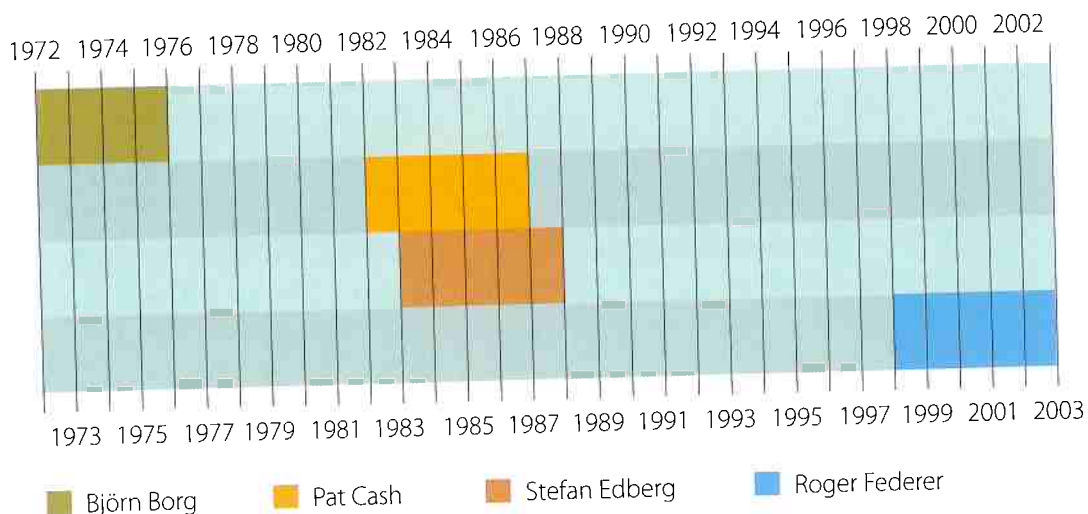
C'est très bien d'avoir l'impression, en regardant Federer jouer, d'être transporté à l'époque des photos sépia, des cadres de raquette en bois et des pantalons en flanelle, tout en pensant que le tennis moderne manque de style, de charme et d'âme. Mais ce qui compte, c'est que ce style vintage ait repoussé, puis écrasé et enfin détruit le moderne. Federer a prouvé que l'on peut faire beaucoup plus qu'épater la galerie avec un revers à une main. Quel besoin de mettre une seconde main sur sa raquette ? Hormis le coup improvisé qu'il a lancé à Roland-Garros en 2015, qui se souvient d'un autre revers à deux mains de la part de Federer ? Il n'y a aucune raison pour que « traditionnel » signifie « fade, mou, facilement déstabilisable. »

C'est lorsque Federer est en train d'écraser un adversaire que son revers devient encore plus époustouflant à regarder. Cela fait oublier qu'il est le résultat d'un travail acharné. « Le joueur le plus parfait qui soit » : c'est ainsi que John McEnroe a une fois désigné Federer. Au cœur du mythe construit sur Roger Federer repose l'idée qu'il est si doué qu'il n'a jamais eu besoin de travailler son jeu, que sa technique et sa réussite lui sont venues tout naturellement. Un journaliste sportif français semble avoir adhéré à cette idée, en qualifiant le jeu de Federer de « miracle permanent ». Mais la réalité, c'est que pour devenir un esthète, un maître de la sophistication, il faut être bosseur.

Dès ses premières apparitions sur la scène professionnelle, le coup droit de Federer était redoutable, et il pouvait également faire beaucoup de dégâts avec son service et ses volées. Bien sûr, ces coups ont évolué et sont devenus encore plus efficaces. Mais ces évolutions sont minimes comparées à celle de son revers, dont on a dit qu'il s'apparentait chez lui à un point faible. Federer a admis que c'est un geste qu'il a dû « travailler énormément tout au long de [sa] carrière ». Outre Peter Carter et ses autres coachs, Federer peut remercier tous ses adversaires qui se sont attaqués à lui sur ce front de l'avoir poussé à perfectionner ce revers à une main. Ils lui ont offert « des millions de revers » en essayant de le mettre sous pression au maximum. Des joueurs tels que Rafael Nadal. Il est instructif de lire le passage de l'autobiographie de l'Espagnol qui évoque les tactiques qu'il a utilisées contre Federer lors de la finale de Wimbledon 2008, et le fait qu'il ne visait le coup droit de Federer que s'il « était déconcentré » ou qu'il avait « le sang qui montait à la tête ». Sinon, toutes ses balles étaient dirigées vers le revers de Federer. Et c'était sur gazon. Sur terre battue, les coups droits si agiles, si puissants de Nadal auraient poussé Federer vers l'arrière et l'auraient obligé à frapper son revers pile là où il ne le voulait pas, au-dessus de l'épaule, à hauteur des oreilles.

ÉCARTS ENTRE VICTOIRES EN JUNIOR ET EN SENIOR À WIMBLEDON

Federer est parmi les rares joueurs à avoir gagné à Wimbledon à la fois en junior et en senior.



L'oncle et coach de Nadal, Toni, observe le revers de Federer aujourd'hui et reconnaît à quel point le Suisse a dû travailler dur pour devenir un bon joueur. « Je suis certain que le revers de Roger a évolué et a été adapté à la façon dont Rafael a joué contre lui », dit-il. « Sur toutes les surfaces, pas seulement sur terre battue, mais sur surface dure et sur gazon aussi, Rafael attaquait le revers de Roger. Si Rafael pouvait envoyer trois ou quatre balles vers le revers de Roger, la plupart du temps, le point allait à Rafael. Mais ça n'a été vrai que pour leurs premiers matchs. Après ces rencontres-là, Roger a modifié son jeu, y compris sa position – il avançait plus loin à l'intérieur du court – et ensuite, ça a été différent. Je suis convaincu que Roger se disait de lui-même : "Ce n'est pas suffisant, mon revers n'est pas encore satisfaisant", et qu'il savait qu'il devait s'améliorer, donc c'est ce qu'il a fait. »

N'utiliser qu'une seule main permet à Federer d'être agressif avec son revers slicé. « Roger a le meilleur slice du monde, surtout quand il slice en retour de service », a dit Richard Gasquet, qui a lui-même un revers à une main, et qui, dans sa jeunesse, avait été surnommé « Bébé Federer ». « La plus grande différence entre mon revers et celui de Roger est qu'il peut jouer ce slice. Quel talent il a ! Le feeling

qu'il a avec la balle, c'est absolument incroyable. » John Yandell, analyste et vidéaste, spécialiste du tennis, a découvert que le slice du revers de Federer génère plus de spins – jusqu'à 90 révolutions par seconde – que n'importe quel autre coup dans ce sport, au-dessus même des coups droits de Nadal et de Federer. L'analyse de John McEnroe est que le slice de Federer fait peser une grande incertitude dans l'esprit d'un adversaire. « Il veut que vous vous sentiez déstabilisé, et que vous ne sachiez pas ce qui va se passer ensuite. » Si le revers slicé de Federer s'est montré si efficace, a analysé Tim Henman, c'est parce qu'il lui permet de changer le rythme de l'échange. Il peut ralentir le point avec un slice puis, tout à coup, l'accélérer de nouveau avec un coup plat ou lifté, « ce qui fait qu'il a plus d'impact avec le coup suivant ».

Petit garçon, Federer prenait plus de plaisir à jouer un slice que n'importe quel autre coup. Mais la version plus adulte de lui-même a conscience qu'on ne peut pas passer sa vie entière à ne se reposer que sur les slices. Par ailleurs, il reconnaît que les joueurs ayant un revers à une main doivent éviter la tentation de « céder », et de choisir l'option moins risquée d'un slice alors qu'un revers plat, ou bien lifté, mettrait l'adversaire en plus grande difficulté. L'une des nombreuses raisons d'admirer Federer est sa ténacité lorsqu'on s'attaque à son revers. Il ne bat pas en retraite. Il persiste plutôt à rester où il est, et continue à frapper à grands coups de raquette, même s'il rate quelques balles. « Quand on a un revers à une main, a dit Federer, il est tellement naturel de le jouer slicé qu'il faut presque faire un effort conscient pour aller vers l'avant et être agressif. »

Federer ne peut pas prendre le risque de devenir prévisible. À tout moment, son adversaire doit être en train de se demander ce qui l'attend. « Il est important de se préparer à avoir de nombreuses options. C'est là qu'on est le plus dangereux pour l'adversaire », affirme Federer. « Ne visez pas toujours le même point. Ce qu'il faut faire, tôt dans le match, c'est montrer à votre adversaire que vous savez lancer tous les coups possibles, comme ça lorsque ça devient important dans le match, il ne saura pas où ça va partir. Je peux faire un slice, un coup lifté et un revers plat. J'essaie de varier autant que je peux. Mais, en même temps, j'ai aussi besoin de pouvoir en jouer suffisamment d'affilée rien que pour la constance, et aussi pour me sentir en confiance. »

Lorsque Federer s'est essayé, au cours de ses entraînements, au revers à deux mains, juste pour voir ce que cela faisait de jouer comme la plupart des joueurs, il a trouvé cela inconfortable et limitatif, ce dont nous ne pouvons que nous réjouir. Cette expérience l'a aidé à mieux comprendre pourquoi il préfère la liberté d'un revers à une main. Nick Bollettieri, sans doute le coach le plus brillant de l'histoire du tennis, estime que Federer aurait été quasiment imbattable avec un revers à deux mains. Mais d'autres ne sont pas du tout de cet avis et affirment que si Federer avait deux



mains sur sa raquette, ce serait au grand détriment de son toucher et de sa variété. « Si Roger effectuait son revers à deux mains, il aurait remporté moins de grands titres, et non pas plus », a soutenu l'analyste Craig O'Shannessy. « Si vous regardez les plus grands volleyeurs de l'histoire du tennis, vous vous rendez compte qu'ils ont tous un dénominateur commun. Ils ont un revers à une main. Quand on monte au filet pour volleyer, le plus important est d'avoir une bonne prise en main. Avec un revers à une main, on n'a pas à se soucier de sa prise quand on lance la première volée, et il est aussi plus facile de trouver le bon angle de raquette. Il reste constant. Alors d'accord, ce n'est pas Agassi qui arrive à frapper des balles ultra puissantes du fond du court avec son revers, mais les revers de Roger sont tellement mieux. »

Ce qu'il y a de si fascinant dans le revers de Federer tient en partie au fait que c'est le seul élément de son jeu que les jeunes joueurs n'essaient pas de plagier. Il se peut qu'ils essaient de copier son service, son coup droit, et la fluidité de ses déplacements sur le court. Mais on ne voit qu'extrêmement rarement, voire jamais, des juniors qui calquent leur revers sur la version à une main de Federer. « C'est un peu étonnant », a admis Gasquet. « Mais quand on est junior, si on veut bien jouer et améliorer son jeu, il est plus facile d'avoir un revers à deux mains. Un revers à une main est plus esthétique et permet de jouer avec plus de feeling. Bien entendu, le revers à une main disparaîtra. Je ne vois pas un seul très bon jeune joueur en ascension qui ait un revers à une main. »

Comme le dit Federer, le revers à une main, ce n'est pas l'avenir.



Jusqu'au jour où il décrocha pour prendre l'appel de Peter Lundgren l'informant du décès de Peter Carter, Roger Federer avait évité la mort et le chagrin. Il n'avait jamais perdu de proche. Il n'était jamais allé à un enterrement. Cet effroyable soir-là à Toronto, Federer remonta dans sa chambre d'hôtel et appela ses amis pour transmettre la nouvelle. Une des personnes qui lui parla ce fameux soir dira plus tard qu'il avait l'air « détruit » au bout du fil.

Deux théories s'affrontent sur le changement de comportement de Federer. La première voudrait qu'il ait appris à contrôler ses émotions au cours d'une mémorable soirée à Rome impliquant Marat Safin, quelques raquettes cassées, et une chaîne de télévision italienne. En quittant la terre battue du court du Foro Italico après un match du second tour du tournoi de 2001, les taux d'endorphine et d'adrénaline toujours élevés dans ses veines, Federer retourna aux vestiaires. La télévision était allumée. S'attendant à ce que la chaîne de télévision italienne parle du tie-break qu'il avait remporté dans le dernier set, Federer fut surpris d'entendre

1ER MATCH : À L'ATP WORLD TOUR EN 1998 : FEDERER EST APPARU EN TANT QUE WILD CARD LORS D'UN TOURNOI SUR TERRE BATTUE À GSTAAD, ET A PERDU EN DEUX SETS CONTRE L'ARGENTIN LUCAS ARNOLD KER

1RE FINALE : FINALISTE CONTRE LE SUISSE MARC ROSSET LORS D'UN TOURNOI EN SALLE SUR SURFACE DURE À MARSEILLE EN 2000

1ER TITRE : VICTOIRE CONTRE LE FRANÇAIS JULIEN BOUTTER LORS DE LA FINALE D'UN TOURNOI EN SALLE SUR MOQUETTE À MILAN EN 2001



▲ Federer a toujours aimé jouer un revers slicé.

que l'analyse portait surtout sur le festival de raquettes cassées qui avait eu lieu ce jour-là. Cette surprise se transforma bien vite en embarras. Sur les enregistrements, on voit Federer et Safin maltraiter brutalement leur matériel. C'est à ce moment-là que Federer se serait dit qu'il fallait qu'il mette un terme à toute sa colère et sa violence. Voilà pour la première hypothèse. Une autre analyse, plus convaincante, veut que ce fût le choc de la mort de Peter Carter qui transforma son approche du tennis.

À court terme, le tennis de Federer déclina. Arborant un brassard noir, il joua tout d'abord un match en double à Toronto aux côtés du Sud-Africain Wayne Ferreira. Chose peu étonnante, ils perdirent ce quart de finale face aux Australiens Joshua Eagle et Sandon Stolle. Déjà cet été-là, le jeu de Federer en simple avait été décevant : il avait perdu dès ses premières apparitions à Roland-Garros, Wimbledon et Toronto. Il avait essuyé des résultats similaires aux deux tournois qui avaient suivi le décès de Peter Carter, très rapidement battu à Cincinnati et Long Island. Tout à coup, Federer découvrait combien le tennis était trivial, mais il prenait aussi clairement conscience qu'il allait devoir consacrer sa vie à ce sport s'il voulait exploiter pleinement son talent. « C'était la première mort à laquelle Roger était confronté, et ça a été un choc profond pour lui, a dit sa mère Lynette. Mais ça l'a aussi rendu plus fort. »

Un Australien venu assister aux funérailles de Peter Carter à Bâle a rapporté : « Roger était inconsolable, il a pleuré avant, pendant et après la cérémonie, qui

LES COUPS QU'IL ARRIVE À RÉALISER DANS CERTAINES SITUATIONS SONT ABSOLUMENT ÉPOUSTOUFLANTS. PARFOIS, ON A DU MAL À CROIRE QU'IL PUISSE EXÉCUTER DE TELLES PROUESSES ALORS QU'IL Y A TANT DE PRESSION SUR LUI. MAIS IL Y ARRIVE, IL SE SURPASSE ENCORE ET ENCORE, ET C'EST TOUT LUI. IL EST PROBABLEMENT LE PLUS GRAND TALENT QUI AIT JAMAIS PRATIQUÉ CE SPORT.

a été un moment incroyablement triste. Je me rappelle m'être tenu debout avec un groupe incluant Roger, et nous avons fini par rire avec lui de sa difficulté à contrôler ses émotions. » Federer a plus tard admis : « N'importe quelle défaite au tennis n'est rien à côté d'un tel moment. J'essaie généralement d'éviter les moments tristes comme ça, et c'était la première fois que j'allais à un enterrement. Je ne peux pas dire que ça m'ait fait du bien, mais j'étais très proche de lui en pensée une fois de plus, et j'ai pu lui dire au revoir dans la dignité. Je me sens un peu mieux aujourd'hui, surtout dans tout ce qui se rapporte au tennis. »

Avec le temps, les proches de Federer ont remarqué qu'un changement s'était produit en lui. Il allait se qualifier pour le tournoi de fin de saison de 2002, et c'était la première fois qu'il faisait partie du groupe des huit joueurs d'élite

mondiaux. « Quand Peter est mort, ça a été comme une sonnette d'alarme pour Roger », a dit Bob Carter. « Je crois qu'il a pris conscience que s'il voulait devenir un joueur de haut niveau, il allait devoir se calmer sur le court. »

L'été suivant, Federer gagna son premier titre du Grand Chelem, et Carter était dans ses pensées : « J' imagine que nous aurions fait une grande fête si Peter avait été là. J'espère qu'il a pu voir ça de là où il est. » Quelques semaines plus tard, la Suisse et l'Australie s'affrontaient lors d'un match de Coupe Davis à Melbourne. Sur le court, cette confrontation est restée dans les mémoires parce que Federer n'est pas parvenu à conclure un match, où il avait l'ascendant, lors du dernier simple qui l'opposait à Lleyton Hewitt. Mais hors court, une rencontre plus importante encore eut lieu : celle entre Federer et les parents de Peter Carter. Ils ont passé un moment à discuter, à se raconter des anecdotes sur Peter. À un moment, Bob s'est tourné vers Federer et a dit : « Roger, fais de ton mieux, mon garçon. Peter croyait très fort en toi. Il pensait que tu pouvais devenir un joueur bien à part. » Tous les ans, Federer invite les parents de Carter à ses frais à l'Open d'Australie. « Roger nous fait envoyer des billets d'avion, nous réserve une chambre d'hôtel, une voiture, tout ce qu'il faut, dit Bob. Et nous sommes assis dans sa tribune pendant les matchs. » Entre les matchs, ils échangent leurs souvenirs.

Stefan Edberg, qui a coaché Federer en 2014 et 2015, était connu pendant sa carrière de joueur pour son approche décontractée des situations les plus tendues. Le Suédois est convaincu qu'il est souvent nécessaire pour un joueur de tennis de « s'entraîner mentalement ». « Parfois il faut du temps pour changer d'état d'esprit. Avant, Roger était un peu plus émotif sur le court, et il a appris par lui-même à être

plus calme. En vieillissant, on réalise que le tennis est plus compliqué – il y a tant d'éléments qui rentrent en jeu – et que le mental est extrêmement important. »

Le contrôle émotionnel de Federer est tel aujourd'hui qu'on peine à imaginer l'époque où il était un « redoutable maniaque ». « Mentalement, Roger a longtemps eu un gros problème, mais il est devenu absolument excellent pour gérer la pression », a dit Goran Ivanišević, ancien vainqueur de Wimbledon. « Les coups qu'il arrive à réaliser dans certaines situations sont absolument époustouflants. Parfois, on a du mal à croire qu'il puisse exécuter de telles prouesses alors qu'il y a tant de pression sur lui. Mais il y arrive, il se surpasse encore et encore, et c'est tout lui. Il est probablement le plus grand talent qui ait jamais pratiqué ce sport, et il l'a prouvé maintes et maintes fois. Mais pour utiliser ce talent, il a dû d'abord travailler sur son mental, et le renforcer. »

Ces temps-ci, John McEnroe dit de Federer qu'il est « péniblement détendu », tandis que Jimmy Connors estime qu'on peut se demander si le Suisse « a un cœur qui bat ». Dans les vestiaires, cinq minutes avant une finale de Wimbledon, a observé Andy Roddick, Federer est aussi calme que s'il allait jouer un match d'entraînement hors saison. Ce contrôle émotionnel se maintient jusqu'à son arrivée sur le court central. Et même si Federer perd, il est capable de digérer cet échec extrêmement rapidement. Mary Carillo, ancienne joueuse aujourd'hui journaliste sportive, a une fois qualifié Federer de « pathologiquement optimiste ». L'un de ses anciens coachs, José Higuera, est du même avis. « Une des choses qui m'a impressionné, c'est la rapidité avec laquelle il arrive à se remettre d'une défaite. Après la finale de Roland-Garros 2008, où Roger n'a gagné que quatre jeux contre Nadal, je pense que j'étais plus dépité que lui. J'étais également déçu pour Roger après sa défaite contre Nadal à la finale de Wimbledon cette année-là. Mais Roger affrontait un Nadal au plus haut de sa forme, et il ne s'est pas attardé sur ces défaites – plus tard dans l'été, il allait remporter l'US Open. »

Ainsi, Federer est devenu le plus courtois des joueurs de tennis, le personnage le plus calme et le plus détendu de cet univers depuis l'imperturbable Björn Borg. Mais ce n'est pas pour autant, une fois passé par cette transformation radicale, que Federer joue aujourd'hui avec un mental complètement neutre, complètement dépourvu d'émotion et d'affect. Federer n'a pas un cœur anesthésié. Et il ne doit être ni simplifié ni diabolisé. Il est bien trop complexe et intéressant pour ça. Le grand accomplissement de Federer n'est pas d'être parvenu à éteindre en lui toute émotion, mais d'avoir appris à contrôler ses émotions. La rage est toujours en lui, mais elle est profondément enfouie.

De temps à autre, il est bon de rappeler que Federer a toujours des émotions, et est toujours confronté, comme n'importe quel autre joueur, aux challenges

► Il n'arrive que très rarement à Federer de montrer ses émotions pendant un match.



émotionnels du tennis. Parfois, cela se manifeste sur le court – que ce soit par des larmes ou par des exhortations dans toutes les langues : « Chum jetzt », « C'mon » ou « Allez » – et parfois à l'extérieur du court, comme lorsqu'il se cogne la tête dans l'oreiller de sa chambre d'hôtel. Et comme la nuit qu'il a passée aux prises avec ses « terreurs de Tokyo ». L'un des souvenirs les plus terrifiants de la carrière de Federer est en effet ce moment où il s'est réveillé, affolé et confus, dans une chambre d'hôtel japonaise. « J'avais dû faire un cauchemar. Je me suis levé d'un bond, en hurlant, en état de choc. Je ne savais pas où j'étais, et en m'agitant je me suis cogné dans le coin du cadre de lit, qui était en bois très dur. Heureusement Mirka était là. Elle s'était réveillée à cause du vacarme. Elle a allumé la lumière, m'a saisi par les épaules et m'a rassuré, confie Federer. Je ne sais pas ce qui se serait passé si Mirka n'avait pas été là. Ça a vraiment été terrifiant. Ça ne m'était jamais arrivé, et j'espère que ça n'arrivera plus jamais. »

Il y eut quelques désaccords entre lui et Mirka, qui était à l'époque sa petite amie, et est aujourd'hui sa femme et la mère de ses enfants, sur les causes de ce cauchemar. Roger était persuadé que c'était à cause du verre de saké qu'il avait bu à dîner. Mirka était convaincue qu'il avait les idées embrouillées à force d'avoir trop joué au tennis. L'avis général penche plutôt en faveur de Mirka, et pour la disculpation du verre de saké. Mais cette anecdote est très révélatrice de la pression qu'endurent les joueurs de tennis modernes. Ce réveil à 2 heures du matin à Tokyo est survenu pendant les années où Federer était au sommet de sa carrière, entre 2004 et 2007, quand il était à peu près aussi imbattable qu'un joueur de tennis a pu l'être un jour. Et pourtant l'attente pesant sur lui se faisait de plus en plus lourde, jusqu'à ce qu'il lui donne un nom : « Le monstre ». Aujourd'hui, Federer a réussi à dompter cette bête féroce de façon incroyable.

Cependant, les vieux adversaires de Federer sont souvent là pour montrer que le Suisse ressent tout autant d'émotions que n'importe qui d'autre. Et pour révéler son esprit combatif et compétitif. Il arrive qu'il danse, mais aussi qu'il se batte. « Ce n'est pas parce que nous pensons que Federer n'est pas un bagarreur ni une brute sanguinaire qu'il n'a plus cette force qui le dévore », a dit Andy Roddick. « On ne remporte pas tous ces titres du Grand Chelem sans être animé par ce désir brûlant. »

En regardant les photos des cérémonies de remise des prix des Grands Chelems de ces dix dernières années, on peut se rendre compte que Federer est sans doute l'homme le plus émotif du tennis, et non le plus froid. S'il pleure parfois au cinéma ou au théâtre – il aurait sangloté en regardant la comédie musicale *Finding Neverland* en famille pendant l'US Open 2015 –, c'est le tennis qui le fait véritablement frémir d'émotion. Le lendemain matin de sa première victoire d'un titre du Grand Chelem, Federer prenait son petit déjeuner dans la maison qu'il avait louée à Wimbledon



▲ Federer, ici après avoir remporté le titre de Wimbledon pour la première fois, peut se montrer très ému après une victoire.

Village. En parcourant quelques journaux anglais, il vit plus d'images de lui en larmes que d'images de lui en train de soulever la coupe en or. Lorsque Federer est rentré à Bâle et a croisé son ancienne coach Madeleine Bärlocher, cette dernière lui a dit : « Avant, tu pleurais quand tu avais perdu un match, et maintenant tu pleures quand tu en gagnes un. » Dans des moments aussi émouvants que cet après-midi-là sur le court central, Federer ne veut pas pleurer. Il a conscience de l'effet que ça peut produire sur « les millions de gens devant leur télévision. » Mais c'est plus fort que lui. Ce sont sans doute des larmes de joie, mais probablement aussi des larmes de soulagement – tous ses efforts avaient porté leurs fruits.

Un autre moment particulièrement émouvant pour lui fut sa victoire à l'Open d'Australie en 2006, et la remise de sa coupe par le légendaire Rod Laver. Mais il a également versé des larmes face à la défaite, comme après avoir perdu la finale de l'Open d'Australie de 2009 contre Rafael Nadal. « Une défaite comme celle-là fait très mal », a-t-il avoué à la foule dans la Rod Laver Arena, après avoir craqué pendant les discours, et que Nadal l'eut réconforté. Et lorsqu'il termina finaliste contre Novak Djokovic au tournoi de Wimbledon 2014, on vit une larme, une seule, rouler sur sa joue.

Lorsque le match est terminé, Federer n'a pas peur de laisser libre cours à son ressenti. Mais lorsque le combat est toujours en cours, il est tout à fait capable de se contrôler. Il ne laisse pas les émotions le déstabiliser. Ce n'est pas lui qui va se mettre les poings en sang en donnant des coups dans les cordes de sa raquette, comme Andy Murray, ni pester contre la tribune de ses invités, comme Murray et Djokovic. Vous ne verrez que très rarement le Roger des époques anciennes refaire surface. C'est arrivé une fois, lors d'un tournoi à Miami en 2009, pendant une demi-finale contre Djokovic, où Federer a cassé sa raquette contre le sol, puis a jeté le cadre défoncé vers sa chaise. Les joueurs de tennis cassent des raquettes, rien d'exceptionnel à ça. Et pourtant cette raquette cassée-là fut relayée par la presse sportive du monde entier.